

XYZ. La revue de la nouvelle

Claude-Emmanuelle Yance : d'ici et d'ailleurs

Aude



Numéro 20, novembre–hiver 1989

Poupées

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3677ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Aude (1989). Claude-Emmanuelle Yance : d'ici et d'ailleurs. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (20), 74–80.

**Claude-
Emmanuelle
Yance:
d'ici et
d'ailleurs**

Vous ne connaissez pas encore Claude-Emmanuelle Yance? Ce numéro d'XYZ vous donne doublement l'occasion de la « rencontrer ». Dans la partie des inédits, vous pouvez lire sa nouvelle, « Chacun sa chimère »; et ici, dans cet entretien, elle nous parle d'elle et de son écriture. Écriture tout à fait exceptionnelle, comme vous pouvez en juger par vous-même, d'une pureté, d'une originalité et d'une fermeté rares; ce que n'a pas manqué de remarquer le jury du Prix Adrienne-Choquette en lui accordant le prix, en 1987, pour son premier recueil de nouvelles Mourir comme un chat.

Aude

XYZ — Certains s'interrogent, à cause de votre nom: Claude-Emmanuelle Yance, sur vos origines. Êtes-vous Québécoise?

C.-E.Y. — Oui, je suis Québécoise. J'ai choisi ce nom pour écrire, il est fait avec des couleurs et des sonorités que j'aime.

XYZ — Vous avez habité neuf ans en Nouvelle-Calédonie et deux ans à Paris. Est-ce que cela a influencé votre écriture?

C.-E.Y. — Je le crois, oui, mais pas dans le sens où je le pensais. Avant de vivre dans cette île du Pacifique, la mer était très présente dans mon imaginaire et dans mon écriture. C'était une chose rêvée. Or, je me rends compte que, maintenant, c'est disparu de mon écriture. Comme si le fait d'avoir vécu quotidiennement, ou presque, près de la mer avait rassasié mon désir. Les paysages du Pacifique, qui sont pourtant très beaux, très sensuels — bien que la Nouvelle-Calédonie soit d'une nature plus rude

que Tahiti, par exemple —, n'occupent que très peu de place dans mes nouvelles. Comme s'ils ne m'avaient pas vraiment marquée. Du moins pour l'instant. Dans mon premier recueil, il n'y a que deux nouvelles qui soient sur fond d'île du Pacifique: « Les fourmis » et « À la célébration de l'oubli ». Je ne sais pas vraiment pourquoi. J'ai beaucoup aimé cette île, sa nature, ses habitants. Ça s'est peut-être déposé plus loin en moi et je le retrouverai un jour, je ne sais pas.

Mais là où mon écriture a pu être influencée, c'est au niveau de la langue. La Nouvelle-Calédonie est un territoire français et même si on ne parle pas là-bas comme à Paris, j'ai été plongée dans un bain de français qui a enrichi ma langue. Les deux années à Paris ont encore amplifié cette expérience. Chaque fois que je retourne en France, même pour quinze jours, j'ai l'impression de remplir mon réservoir. Cette langue-là me donne un plaisir très sensuel. Et je reviens ici comme débordante de mots qui ne demandent qu'à s'organiser dans l'écriture.

La France, et surtout Paris, me semble être davantage restée présente dans mon imaginaire et il y a davantage de textes que j'ai envie de situer dans ce cadre-là. Et retourner là-bas, c'est aussi me nourrir au niveau des images, des atmosphères, pas seulement au niveau de la langue. Et pourtant, ceux et celles qui en ont l'expérience savent bien qu'il est dur de vivre à Paris. Mais ça reste un lieu nourrissant pour moi.

Quand je suis revenue au Québec, j'ai compris que ce qui m'habitait surtout et qui faisait que j'écrivais comme j'écris, c'était la terre d'ici, la nature d'ici. Je crois que finalement j'aurais pu ne jamais sortir du Québec et écrire. J'aurais peut-être eu moins de mots, moins d'images, moins d'outils à ma disposition, mais ma terre d'écrivain à moi, ma terre intérieure, était déjà toute fabriquée avec la terre d'ici. C'est pourquoi je me sens très proche d'un poète comme Gaiien Lapointe.

XYZ — *Quelle place occupe l'écriture dans votre vie ?*

C.-E.Y. — Pratiquement toute la place. Du moins pour le moment. C'est que je me rattrape. Pendant des années j'avais le goût d'écrire et je n'y arrivais pas, écrire restait un plaisir et une tâche impossibles. Maintenant, ma vie est organisée en fonction de l'écriture, d'un côté l'écriture gagne-pain et de l'autre l'écriture-crédation. Je partage mon temps entre les deux, mettant l'accent tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre. Je suis toujours à la recherche d'un mécène qui me permettrait de ne faire que de l'écriture-crédation...

XYZ — *Pourquoi écrivez-vous ?*

C.-E.Y. — Ah, c'est la grande question ! Honnêtement, je ne sais pas. Parce que ce qui sort de moi, c'est des mots, pas des enfants, pas des tableaux, pas de la musique. Parce que j'aime les mots. D'une façon insensée, amoureuse.

Parce que j'ai envie de parler à quelqu'un ne serait-ce qu'à une seule personne...

Parce que j'ai peur et que je veux voir de quoi j'ai peur...

J'écris pour explorer, pour garder mes souvenirs, pour oublier... Tout ça à la fois, je crois.

XYZ — *Votre écriture est dense, incisive et d'une pureté étonnante. Pas de fioriture, mais pas de sécheresse non plus. Votre préoccupation première ne semble pas être d'inventer simplement des univers de fiction (ce que vous faites cependant merveilleusement bien). La façon de dire, le ton, la structure du texte, le « style » paraissent primordiaux. Comment écrivez-vous vos nouvelles ? Que cherchez-vous à éviter quand vous écrivez ? Que cherchez-vous à faire ?*

C.-E.Y. — Je crois que je cherche à faire une œuvre d'art. Ça peut paraître prétentieux de dire cela, mais je ne trouve pas d'autre mot. Je cherche à faire que ce qui est dit soit dit dans la forme qui lui convienne le mieux. Pour employer de vieux mots, je dirais que c'est essentiel pour moi que le fond soit intimement, nécessairement, lié à la forme. Ou trouve la forme la plus adéquate pour se dire.

Par exemple, si je parle de quelqu'un qui tourne en rond dans une recherche, sans trouver d'issue, je ne dirai pas qu'il tourne en rond mais mon écriture, elle, va tourner en rond, la structure de ma nouvelle sera une structure cyclique. Ce qui fait que j'aurai produit l'effet de l'enfermement sans l'avoir dit.

J'essaie de ne pas raconter les choses au lecteur, à la lectrice, mais de les leur faire vivre. Pour moi, la lecture, c'est une expérience de re-vie. Et tout mon travail d'écrivain consiste à organiser les éléments pour faire entrer le lecteur dans cette expérience. Je ne veux pas donner à lire, je veux donner à vivre. Je n'y arrive pas toujours mais c'est ce que je cherche.

Il me semble que c'est cela qui se passe quand on entre en communion avec une œuvre d'art, un beau tableau, une danse, une musique.

XYZ — *Dans votre recueil Mourir comme un chat, les personnages sont très variés, de même que l'atmosphère de chacune des nouvelles.*

Mais en plus, d'une nouvelle à l'autre, l'écriture change, se caractérise. On n'a pas l'impression que vous réécrivez toujours le même texte à partir d'une mince source d'inspiration et d'un style figé, statique. C'est une qualité rare chez un auteur de nouvelles. Est-ce quelque chose de véritablement intentionnel chez vous ?

C.-E.Y. — C'est vrai que j'ai peur de réécrire toujours le même texte. Personne n'y échappe, peut-être. On l'a dit des plus grands écrivains. Je cherche à brouiller les pistes le plus possible, en tout cas.

Mais cette impression de variété vient peut-être du travail dont j'ai parlé plus haut pour souder fond et forme. C'est vrai aussi que j'ai ce souci de varier les points de vue, les approches, les langages, les atmosphères. Il me semble que c'est l'un des privilèges de la nouvelle et du recueil de nouvelles que d'offrir ces multiples points de vue. Et que cela augmente le plaisir et de l'écrivain et du lecteur. Je ne le fais pas d'abord pour le lecteur, je le fais pour moi. Comme un scientifique dans son laboratoire qui multiplierait les expériences sur un même objet pour son plaisir, le plaisir de voir ce que l'objet va révéler à travers cette nouvelle approche. C'est le goût de l'aventure, je crois.

XYZ — *Vous travaillez présentement à un nouveau recueil de nouvelles qui, semble-t-il, sera assez particulier. Voulez-vous nous en parler un peu ?*

C.-E.Y. — Ce projet m'est venu à partir d'une nouvelle de mon premier recueil qui s'appelle « L'étranger » où un petit poème en prose de Baudelaire était introduit dans la vie d'un personnage et provoquait des effets très concrets. J'ai eu envie de renouveler l'expérience avec d'autres poèmes, d'autres vers de Baudelaire. Au fond, ce que je cherche, c'est faire s'entrechoquer des vers de Baudelaire avec des situations, des personnages et à en saisir l'effet. Tout cela dans une douzaine de nouvelles. Le recueil a pour titre: *Vous avez des nouvelles de Baudelaire ?*

XYZ — *Bernard-Henri Lévy a publié récemment chez Grasset les Derniers Jours de Charles Baudelaire. Comment réagissez-vous à cette parution, compte tenu de votre propre projet ? La publication du livre de Lévy peut-elle nuire à celle de votre recueil ou, au contraire, lui être favorable ?*

C.-E.Y. — Je ne pense pas que le livre de Bernard-Henri Lévy fasse ombrage au recueil que je suis en train de préparer. Nos points de vue sont absolument différents. Sa perspective à lui est celle d'une

reconstitution historique fictive. Je ne cherche pas, moi, du tout, à revenir dans le passé. Au contraire, je dirais que je cherche plutôt à faire agir la poésie de Baudelaire dans un présent fictif. Il y a un passage du livre de Lévy qui rejoint d'ailleurs un peu mon projet, c'est l'épisode où Baudelaire mourant se met en quête de traces de sa poésie dans la réalité de la ville de Bruxelles. C'est un peu ce que je cherche: des traces de la poésie de Baudelaire dans la réalité de ce XX^e siècle. Une réalité rêvée, imaginée, créée, mais tout aussi vivante que le quotidien.

Ce que je trouve intéressant, surtout, c'est que le livre de Lévy donne le goût d'aller relire Baudelaire. On parlait aussi beaucoup de Baudelaire dans le film *la Lectrice*. C'est comme s'il y avait, en ce moment, une convergence de forces pour nous faire découvrir que la poésie baudelairienne transcende son époque, qu'elle est toujours vivante. Je ne cherchais pas à entrer dans une mode au moment où j'ai commencé mon recueil, c'est-à-dire au printemps 1988, et j'ignorais tout de la parution du livre de B.-H. Lévy, mais le seul fait que j'aie eu ce projet en même temps que d'autres montre bien l'actualité de la poésie de Baudelaire.

XYZ — *Quand croyez-vous terminer la rédaction de ce recueil ?*

C.-E.Y. — Au printemps, je crois. J'espère que cet « effet Baudelaire » sera toujours aussi vivace au moment de sa parution.

XYZ — *Dès votre premier livre, vous vous méritiez le prix Adrienne-Choquette. Depuis, vous êtes considérée par plusieurs comme un des jeunes auteurs les plus prometteurs. Vous êtes même déjà boursière du Conseil des Arts. Quel impact tout cela a-t-il sur vous et votre écriture ?*

C.-E.Y. — Des effets sécurisants, confortants. Offrir un premier livre à un éditeur c'est, d'une certaine façon, chercher à savoir ce que vaut le travail qu'on a fait, c'est chercher à savoir si on a l'étoffe pour continuer, si s'engager dans cette voie-là n'est pas absolument déraisonnable. D'autant plus que j'avais longtemps attendu avant de risquer l'aventure de la publication. Le prix et la bourse ensuite sont venus m'encourager à continuer.

Mais ils ne font pas de moi un écrivain. Je pourrais être écrivain sans jamais avoir reçu de bourse ni de prix. Et je pourrais n'être pas écrivain tout en ayant obtenu des prix et des bourses. Ce n'est pas cela qui fait la valeur de mon travail. Ce n'est pas cela qui oriente mon écriture. J'écris ce que j'ai à écrire. Tant mieux si une bourse vient me libérer de certains

soucis financiers pendant un moment, tant mieux si un prix me dit que ce que j'ai fait a plu. Mais ils ne font de moi rien de plus, c'est l'avenir qui dira si je suis vraiment écrivain ou si ce qui se passe en ce moment est un accident. Et je suis curieuse aussi de le savoir...

XYZ — Jusqu'ici vous avez publié des nouvelles. Pourquoi avoir choisi ce genre précisément? D'autres genres vous intéressent-ils?

C.-E.Y. — Quand j'essaie de me rappeler comment j'ai commencé à écrire des nouvelles, je ne me souviens pas. Je ne sais même pas si je connaissais le genre « nouvelle » à l'époque, en tout cas je ne cherchais pas à faire une nouvelle. C'est plutôt maintenant que je le choisis. Pendant longtemps j'ai fait plutôt de la poésie et la poésie m'intéressait plus que la narration. Je ne sais pas bien comment s'est fait le passage de l'un à l'autre.

Mais maintenant, je me sens bien dans la nouvelle. J'ai le sentiment que ce genre-là convient pour le moment à mon écriture. J'aime la densité à laquelle elle oblige. La nouvelle ne pardonne pas, il n'y a pas de possibilité de se payer du bon temps, de se laisser aller. Elle oblige à une efficacité de tous les éléments et donc à un choix minutieux, à une écriture très contrôlée, à mon avis. Et autant j'aime me soumettre à la liberté de l'inspiration, à la vitalité de mes personnages, autant j'ai besoin de tricoter serré avec cette inspiration. Écrire est un travail très manuel, finalement...

Le roman m'intéresse, j'en ai un en chantier. Je ne sais pas ce que ça donnera. C'est un travail de longue haleine.

XYZ — Qu'aimez-vous lire? Que cherchez-vous et qu'appréciez-vous le plus dans les livres que vous lisez?

C.-E.Y. — Je crois que mes choix de lecture varient selon mes périodes d'écriture. Quand j'écris des nouvelles, je lis peu de fiction. Ou alors des choses très éloignées de ce que je suis en train de faire: romans policier, d'espionnage, d'horreur à la Stephen King ou bandes dessinées, par exemple.

J'aime lire des ouvrages de psychologie, des revues de vulgarisation scientifique, des articles d'archéologie, d'anthropologie, d'exégèse biblique, de philosophie. Des traités sur la méditation selon la tradition bouddhique. Je lis aussi *Sélection* et l'horoscope. Tout et n'importe quoi ou presque.

Et puis, il y a les auteurs auxquels je reviens toujours: Proust, à petite dose, Marguerite Duras, Anne Hébert, Nathalie Sarraute. Je me

sens bien dans l'univers de Sarraute. Alain Robbe-Grillet. Un auteur allemand, Hermann Hesse, dont un petit roman, *Demian*, m'a profondément marquée.

Ce que je cherche quand je lis, je crois, c'est ce que je disais plus haut: vivre d'autres vies. Et quand l'auteur m'offre cette possibilité-là, j'embarque à fond. Parce que c'est aussi comprendre un peu le sens de la mienne.

XYZ — *Si vous aviez neuf vies, comme les chats, et que vous en étiez présentement à la huitième, qu'aimeriez-vous que votre neuvième et dernière vie soit ?*

C.-E.Y. — Une vie partagée avec des gens que j'aime... Une vie d'écriture et de musique... Une vie de mer, de forêt, de silence... Dans une maison au bord d'un lac ou de la mer, comme dans le film *Julia*....

Bibliographie

Mourir comme un chat, Québec, L'instant même, 1987, 118 pages.